

SOI –MÊME

Patrick Colin

Ce texte constitue un chapitre du livre de Patrick Colin, intitulé

Philosopher en Gestalt-thérapie, Divers tissements

et paru en 2017 aux Editions l'Exprimerie, Bordeaux

Ce texte ne se veut pas un discours didactique sur l'identité...

Voilà, je m'arrête déjà là. Dans cette phrase assez commune et d'usage, le sujet du verbe vouloir se trouve être le texte lui-même. Un texte peut-il vouloir quelque chose ? C'est moi, et non le texte, qui veux. Et pourtant sans ce texte à écrire il est fort probable que je ne voudrais pas.

Ce vouloir écrire n'est donc pas un « pur » vouloir de ma part. Ce moi-écrivain est donc aussi produit par cette tâche que j'accepte d'accomplir.

Celles et ceux d'entre vous qui s'adonnent avec enthousiasme, je l'espère, à des actes de créativité telles peinture, sculpture, écriture ou autres, savent bien par expérience que l'œuvre s'autonomise très vite, que la peinture, la sculpture, le texte, échappent à la volonté de l'artiste, qui, du coup, ne fait que suivre ce qui de quelque manière s'impose à lui.

Donc, évidemment oui, un texte ne veut rien, mais un je tout seul non plus !

Mais alors qui est ce qui veut ? me direz-vous espiègle.

La question est fort ancienne, car ce dont il est ici question c'est la nature de la sub-stance.

La substance dont il est question n'est pas la matière ainsi que nous l'entendons familièrement. La matière est déjà une réponse possible à la question.

La sub-stance est la question de ce qui se tient (stance) dessous (sub).

Cette question qui en son origine n'était pas une question directement sur l'identité de l'homme mais une question sur le fondement des étants en général est devenue au cours des siècles et je vous fais grâce de l'historique (voir à ce propos dans la bibliographie en fin d'article, la saga d'Alain de Libera sur l'archéologie du sujet). Cette question donc, depuis que l'homme est devenu le centre de toute vérité, est devenue celle de l'identité, c'est-à-dire qui est ce qui, qui pense, agit, aime, désire et fait la vaisselle. Suis-je l'auteur de mes pensées ou bien ça pense en moi ? Les insomniaques dont je suis parfois, font bien l'expérience que la pensée échappe, qu'ils aimeraient bien arrêter toutes ces pensées qui défilent et empêchent le sommeil de reprendre son cours.

Who I am ? En anglais, c'est plus shakespearien.

Et cette question du qui suis-je est bien celle qui est, le propre de l'homme et le différencie des huîtres perlières.

Mais la question est comme une poupée russe, elle est multiple.

Reprenons cette vieille histoire que se racontaient les Grecs le soir sur l'agora derrière un ouzo. L'histoire est celle du bateau de Thésée. Thésée a un bateau qui navigue depuis très longtemps. Au fur et à mesure de l'usure des pièces elles sont remplacées à l'identique par des neuves. Petit à petit toutes les pièces du bateau ont été changées. Ce bateau est-il toujours le bateau de Thésée ou un autre bateau ? Son identité est-elle dans sa matière, et dans ce cas c'est un autre bateau, ou dans sa forme, dans ce cas c'est toujours le bateau de Thésée. Mais si un petit malin a récupéré toutes les pièces usagées du bateau et l'a reconstruit. Peut-on dire qu'il existe deux bateaux de Thésée. L'identique peut-il être en plusieurs exemplaires ?

L'identité est-elle dans l'âme ou dans le corps ou dans le composé des deux ? ou dans sa version plus moderne l'identité est-elle dans la conscience ou dans le corps versus le cerveau ?

Ce qui fait que je suis moi, toujours et encore moi, du moins que j'ai l'impression d'être le même depuis le bébé joufflu des photos jusqu'à ce sexagénaire glissant allègrement vers la décrépitude. La matière n'est pas la même, mes cellules ont été changées, la forme, elle aussi, a quand même beaucoup changé ! Alors ? La conscience que j'ai de moi est peut-être la même, mais pourtant quand je dors par exemple, je ne suis plus la même conscience, suis-je donc encore moi quand je dors ou y a t-il pour le moins deux moi ! Le problème est le même si je suis ivre ou sous l'emprise de substances aussi diverses que variées, là non plus je ne suis plus dans la même conscience, le souvenir de ces moments peut en être altéré. Alors suis-je toujours moi ?

La loi me dit que oui puisque je peux être condamné pour des actes commis dans ces états. Mais parfois elle va me dire que non parce qu'elle juge que parfois je ne serai pas moi !

Où est donc passé « je » ?

Et puis, ajouterais-je encore, être moi c'est une chose mais être soi-même en est une autre. (D'ailleurs moi et soi sont-ils les mêmes ?)

Être le même que soi indique une persistance de soi, une durée alors que être soi n'en indique pas, ce peut être par exemple une fulgurance.

Nous voilà bien encombré, n'est-il pas ?

Être soi ou le défi de l'identité

Être soi, voilà donc l'enjeu souvent d'ailleurs sous-jacent à toute demande de thérapie. Mais que veut bien vouloir dire être soi ?

La réponse est loin d'être évidente.

Nous avons vu que le « sujet » est en quelque sorte introuvable. Introuvable en tant que subjectum, c'est-à-dire en tant que support pour des prédicats et attributs. (Exemple quand je dis Pierre est grand, grand est un prédicat de Pierre, mais qui est Pierre en dehors d'être grand ou ceci ou cela ?). Bien que Descartes pensait l'avoir trouvé dans le cogito, plutôt le dubito, quand je doute je suis certainement et à chaque fois celui qui doute en ce moment, j'ai la certitude de moi-même dans cet instant, ce qui a donné le fameux « je pense, donc j'essuie ». Mais ne s'agit-il pas là d'un auto positionnement ? Le je qui pense déduit le je qui est et vice versa, et encore faudrait-il ajouter : quelle certitude ai-je que je sois vraiment l'auteur de mes pensées, qui me dit que ce qui pense en moi soit moi ?

Ne serait-ce pas le daemon de Socrate ?

Être soi, être sujet renvoie donc à une sorte de paradoxe qui est que ce que je suis le plus fondamentalement, ce qui devrait être logiquement le plus connu de moi, m'est en fait le plus inconnu. « Je est un autre » disait Rimbaud à l'est d'Aden.

Et pourtant, à partir de cette base mystérieuse, de ce fondement inconnu, je dois bien, dans ma vie quotidienne, arriver à être quelqu'un, à me différencier de la table sur laquelle j'écris, du texte même que j'écris, à me différencier de cet autre que je croise sur mon chemin. J'ai bien à être moi ou plutôt, devrais-je dire, à le devenir. Car il s'agit bien de devenir soi-même.

Le sujet n'est pas un état, une structure, il est un agir, un fondement qui n'a pas d'autre antériorité que le geste et le désir qui le fonde comme étant sujet de ce désir et de cet acte.

C'est ce qu'on appelle un processus de subjectivation. Il n'y a pas de sujet ou d'existant, à cet endroit c'est le même, permanent, il y a du vivant (du moins pendant un certain temps !), mais on devient sujet, on ne l'est pas.

Cela, c'est être soi. Reste le « même » du « soi-même ». La fulgurance de l'apparition, de soi dans le surgissement de l'événement de la présence, n'augure (ce que rend parfaitement l'art du Haïku japonais) n'augure aucune durée mais l'intensité de l'instant, du Kairos.

Kairos, la présence n'est que pure intensité, Chronos, le temps de la durée, s'affirme en chronique, comme une maladie qui dure mais aussi comme l'histoire que l'on raconte. Mon identité est histoire, culture, langage.

À cette intensité sans histoire qui m'amène à l'existence, je donne une forme, un contour, bref une identité qui est ainsi narrative, effet de langue.

Ainsi, si ce moi-même est une histoire racontée, elle ne peut se soustraire à l'environnement dans lequel cette histoire prend racine et forme. « Il n'est de sujet que d'un objet et d'objet que pour un sujet » répète encore ce vieux Kant au retour de sa promenade quotidienne sur les ponts de Königsberg. C'est dire que ce que je suis dans la durée ne l'est qu'en rapport, en

rapport à un environnement familial, à une histoire commune, à un monde qui me renvoie à moi-même, qui ne m'est pas étranger. Pour preuve, ces personnes, plus nombreuses qu'on ne le pense, qui, confrontés à un monde trop différent (essayez Calcutta !) ne trouvent leur salut identitaire que dans une bouffée délirante, c'est-à-dire la tentative désespérée de constituer malgré tout une identité, fut-elle d'emprunt, Napoléon ou Jules, pour continuer à être quelqu'un.

Cela nous amène bien évidemment du côté de la psychopathologie.

Visite au musée Grévin

Le musée Grévin enferme en son sein les représentations en cire de tous nos personnages célèbres, un peu comme une immense garde-robes où une personne en mal d'identité pourrait aller trouver habit à sa mesure, l'habit faisant le moine comme chacun le sait.

La psychopathologie « classique », c'est-à-dire celle qui essaie de penser l'homme et la folie, pour paraphraser Maldiney, (et non celle du DSM qui ne pense pas mais classe et chosifie), cette psychopathologie donc nous décrit un trouble majeur de l'identité : la schizophrénie.

Le schizophrène est cet individu qui n'arrive pas ou plutôt qui n'arrive que très difficilement à se constituer comme un je, une personne, d'où le recours fréquent à une forme dite délirante et maniérée d'identité qui consiste à s'identifier à un personnage historique en général connu.

Ce mode de se comporter que l'on voit de manière éminente chez les personnes dites schizophrènes, n'est en soi pas bien différent des comportements des personnes dites « normales », si ce n'est que ce comportement est amené là à son paroxysme.

N'avons-nous jamais ressenti, à la veille de partir dans un pays inconnu par exemple, à la veille de quitter notre monde familial, une sorte d'inquiétude, voire d'angoisse, qui, si on l'écoute un peu, nous parle bien d'une insécurité fondamentale. N'avons-nous jamais ressenti, dans ces moments d'ennui, quand rien ne fait figure d'intérêt dans notre environnement et que du coup le / d'organisme/environnement a tendance à s'effacer, cette espèce d'angoisse monter, celle d'un délitement de nous-mêmes.

Si le monde s'efface, s'estompe, le moi s'estompe avec lui. C'est ce qui fait que les schizophrènes ont besoin d'un monde stable, sans changement, je dirais sans événement. La répétition du même est le garant de la pérennité d'un moi-même, et tout changement peut être l'occasion d'une crise d'angoisse violente, car tout changement les met au défi d'être encore eux-mêmes dans et après ce changement.

Je dirais volontiers qu'il n'y a qu'une angoisse, qui est celle de morcellement, que l'on peut observer dans la psychose à l'état brut, mais dont toutes les angoisses que chacun de nous peut parfois ressentir ne sont que des dérivés atténués.

La seule angoisse est de ne pas/ne plus arriver à être soi, à se perdre et à s'abîmer dans les étants alentour et dans l'effraction de l'autre.

De la même manière je pourrais avancer que cette pathologie de l'identité est la pathologie centrale dont toutes les autres ne sont que des dérivés ou les solutions malheureuses à ce problème existentiel qui est que nous avons à devenir nous-même sous peine de n'être personne et à rester ce même tout en changeant.

Être soi n'est donc pas quelque chose qui serait acquis une fois pour toutes au terme d'une construction de soi dont l'image de la construction d'une maison pourrait être la métaphore. Être soi est un défi à chaque fois reporté à l'occasion de tout événement, de toute rencontre, être encore soi-même quand bien même la rencontre avec l'événement nous a altérés (étymologiquement : rendu autre), et de ce point de vue personne n'est à l'abri de cette possible rupture où son « soi-même », confronté à une altérité trop étrangère à son monde, ne pourra plus se maintenir dans une continuité.

Nous voyons bien là la nécessité qu'il y a à ne pas changer, du moins pas trop et pas trop vite et que la question du changement n'est pas à poser dans le sens de comment changer genre le changement en dix leçons, mais d'être attentif à comment chacun de nous se débrouille comme il peut pour ne pas trop changer.

Heureusement que nos stratégies ne fonctionnent pas trop bien sinon nous nous pétrifierions dans un monde sans vie dont la psychose peut être une bonne image.

Être soi-même, c'est arriver à se construire un monde familier et rassurant qui évacue autant que faire se peut l'étrangeté (et parfois aussi l'étranger !) et qui chaque jour me dit : « tu es toi, le même qu'hier dans ce jour qui ressemble à hier, du moins à peu près ».

C'est un peu l'histoire d'Héraclite quand il dit : « on ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière ». Évidemment l'eau n'est jamais la même, et pourtant la rivière est aussi toujours plus ou moins la même, son aspect, ses berges, le paysage. Héraclite ne dit pas seulement le changement, que tout est devenir et changement, il dit surtout la tension permanente entre changement et permanence.

Je est changement et permanence, et c'est bien cette contrainte entre deux opposés que nous avons tous, en tant qu'être humain, à résoudre sous la forme la plus pacifiée possible, ce qui n'est pas toujours le cas.

Gestalt-thérapie

La Gestalt-thérapie a, je pense, le mieux modélisé et décrit ce processus de subjectivation dont il est ici question.

Elle n'a pas développé comme la psychanalyse une théorie du sujet mais bien une théorie du processus de subjectivation toujours en cours au travers des modalités du contacter.

Que nous dit donc la théorie du self :

Elle nous décrit comment le contacter est un processus à l'œuvre en dehors de toute figure de la subjectivité et est une forme presque d'intentionnalité, c'est-à-dire un aller vers originel, préalable à toute différenciation soi/monde, qu'il instaure, un touchant/touché.

Ce contacter se développe en sensation, émotion, sentiment, signification jusqu'à in-former (mettre en forme) un sujet et un monde.

Parmi les trois modalités du self, ça personnalité et ego, le mode ego correspond bien à cette advenue d'un sujet engagé dans l'expérience en cours.

Ce self qui y est décrit est une instance à intensité variable, c'est-à-dire qu'il n'est pas une structure permanente mais un agir et un je forme-sujet qui s'actualise dans son engagement dans une situation, engagement voulant dire cet acte d'appropriation qui fait que le sujet devient sujet de cette situation, appropriation d'une situation toujours déjà là.

Nous sommes toujours déjà situé, engagé dans des situations, des histoires, il nous arrive des événements et de tout ce flux dont aucun sujet n'est ni le maître ni l'auteur unique, et je dirais même dans lequel aucun sujet n'est vraiment présent, cela se passe, de ce flux un sujet peut apparaître en s'appropriant ce qui est d'une certaine manière déjà là mais sur le mode du neutre, du on, l'appropriation est la reprise en je.

Cela n'est pas sans rappeler le concept d'amor fati, cher à Nietzsche qu'il avait repris des stoïciens, et qui prescrit d'aimer son destin, c'est-à-dire choisir ce qui est, le vouloir, l'aimer même et ainsi devenir le lieu de cette manifestation.

Conclusion

Nous avons donc vu qu'être soi-même, c'est-à-dire avoir une identité, se conjugue en deux modes qui sont :

- D'un côté, être soi ce qui fait référence à l'instant, à l'intensité, à la présence, à l'engagement, au surgissement
- De l'autre le même de soi-même, qui fait référence à la durée, la continuité, l'histoire, la culture, la narration.

Ce sont ces deux versants de l'être soi qu'il s'agit de conjuguer sans cesse. Un soi-même sans l'intensité de la présence n'est que coquille vide, un rituel stérile, une « normatose » comme disait Goodman, mais un soi-même qui ne s'inscrit pas dans une histoire, dans une culture n'est que forme éphémère sans racines dont la folie maniaque serait une image assez fidèle.

Notre travail ne consiste-t-il pas à solliciter ces deux aspects qui concourent à nous donner ce que l'on appelle notre identité, cette idée fort curieuse ma foi que nous serions toujours le même, que nous serions la sub-stance, alors que...